JAKOB WÜEST
(ÉD.)

Les linguistes suisses et la variation linguistique

Actes d'un colloque organisé à l'occasion du centenaire du Séminaire des langues romanes de l'Université de Zurich

1997

FRANCKE VERLAG BASEL UND TÜBINGEN

CHARLES BALLY

(1865-1947)

Le thème de la variation est profondément inscrit dans l'œuvre de Charles Bally, d'une manière qui implique de multiples courants de la culture européenne des premières décennies du vingtième siècle. Mais, en même temps, il ne peut être compris que dans le contexte de la richesse composite des ferments du monde suisse et de la personnalité originale du savant genevois. Il conviendra donc de passer rapidement en revue les étapes du parcours scientifique de Bally avant de tenter de discuter l'entrecroisement des plans par rapport auxquels on peut considérer le problème.

Bally naquit à Genève le 4 février 1865[1] ; il y accomplit ses études, avant de s'inscrire à Berlin pour le doctorat, qu'il obtient dans cette ville en 1889, avec une thèse de philologie grecque intitulée *De Euripidis tragoediarum partibus lyricis quaestiones*. Revenant à Genève, il accepte d'enseigner au Séminaire de français moderne de l'Université, travail qu'il accomplit «avec la conscience scrupuleuse qu'il mettait en toutes ses entreprises» (Vendryes 1946-47:50) et qui préparait la voie à ses réflexions sur la stylistique du français et sur la stylistique comparée du français et de l'allemand. De 1900 à 1913, il enseigne le grec au Collège de Calvin. En 1906, il succède à Saussure dans l'enseignement du sanscrit.

Une étape cruciale dans le parcours scientifique de Bally avait été justement la rencontre avec Saussure, appelé en 1892 à enseigner à l'Université de Genève. Avec modestie, Bally lui-même le rappelle :

> Sans doute, la rencontre de Ferdinand de Saussure a été le fait décisif qui a déterminé l'orientation de ma pensée. Si je n'avais pu puiser dans le trésor de sa vaste érudition, si je ne m'étais pas plié à la sévère discipline intellectuelle qu'il imposait à ses élèves par le prestige de son génie, je n'aurais jamais été qu'un linguiste dilettante (1957:109).

Au maître, à la mort duquel il succédera à la chaire de linguistique générale et de linguistique indo-européenne, il aura été lié pendant toute sa vie par une affection et une admiration profondes. C'est à lui et à son ami Sechehaye que

[1] Je tire les données qui suivent des nécrologies de WIBLÉ (1946-47) et de VENDRYES (1946-47).

reviendra la tâche difficile de publier les leçons du *Cours de linguistique générale* de Saussure. Mais l'originalité de son parcours scientifique était déjà évidente pour ses élèves et ses amis. Qu'il suffise de penser aux observations très fines de Sechehaye sur le rôle de la linguistique de la *parole* au sens de Bally[2]. Avec modestie encore et presque timidement, Bally affirme que sa vocation est différente de celle du maître :

> Toutefois ce maître incomparable ne s'est pas attardé spécialement aux questions qui m'ont passionné plus tard, celles notamment qui concernent le langage expressif, véhicule de la pensée affective (1957:109).

Le savant fêté pour ses soixante-dix ans par des *Mélanges* auxquels contribuèrent plusieurs des principaux linguistes européens de l'époque, le savant honoré en 1937 du doctorat *honoris causa* de la Sorbonne avait un sens profond de l'attachement à son pays, qu'il appelle à plusieurs reprises «notre petite patrie» (1926:60), «notre petit pays» (1936:88). En annonçant dans le *Journal de Genève*, auquel il apporta souvent sa collaboration par des comptes rendus sur les initiatives culturelles les plus diverses de la ville et du pays, la parution du premier fascicule de *Vox Romanica*, il parle avec fierté d'une linguistique suisse :

> Oh ! sans doute il n'y a pas, à proprement parler, de linguistique suisse : la science, la vraie, ne connaît pas de frontières. Toujours est-il qu'entre Alpes et Jura le mouvement linguistique a une ampleur et une originalité que l'exiguïté du territoire rend plus frappante. On est étonné du nombre des Suisses qui ont fait progresser la science du langage : des noms tels que Tobler, Gilliéron, F. de Saussure, Meyer Lübke, Wackernagel sont familiers aux linguistes du monde entier (1936:88).

La coexistence d'une solide formation de philologue classique et d'intérêts liés à l'enseignement des langues modernes pourrait sembler, du moins dans la phase initiale, quelque chose de fortuit. Pourtant, c'est justement dans cette coexistence qu'il est peut-être possible de voir un premier point évident d'interaction entre horizon culturel européen, culture genevoise et personnalité de Bally. Il est à peine besoin de rappeler comment précisément, un des maîtres de Ferdinand de Saussure — Michel Bréal — avait infatigablement défendu la légitimité et l'intérêt de l'étude des langues vivante ; position qui en Europe était partagée dans les dernières décennies du siècle passé, pour ne citer que quelques noms bien connus, par le Danois Otto Jespersen et par l'Anglais Henry Sweet. Et, d'autre part, on ne peut sous-estimer l'influence

2 Cf. SECHEHAYE 1946

possible de la grande tradition pédagogique genevoise pour la stimulation d'intérêts profonds, qui, par ailleurs, devaient être liés à la personnalité même de Bally : non seulement, comme le rappelle Wiblé, «musicien dans l'âme, il avait une oreille affinée qui lui permettait de percevoir les moindres nuances de la parole» (1946-47:403), mais, de façon plus générale, une nature humaine façonnée selon un net *esprit de finesse* le rendait extrêmement attentif à l'analyse des valeurs psychologiques et sociales, en un mot communicatives, des faits linguistiques.

Ce serait une erreur, de toute façon, d'opposer intérêts philologiques et intérêt pour les langues vivantes : non seulement parce qu'ils continuèrent à coexister pendant toute la vie du savant genevois, mais surtout parce que, comme le notait Vendryes,

> C'est bien à tort que certaines gens prétendent distinguer la philologie de la linguistique, comme deux disciplines opposées exigeant de leurs adeptes des qualités d'esprit toutes contraires. Il n'est rien de plus faux, et l'exemple de Bally suffirait à le prouver. On ne peut être un bon linguiste sans une solide culture philologique ; et inversement un philologue ne peut que gagner à la linguistique. Qu'est-ce que la philologie sinon l'étude critique des textes en vue de les établir et de les interpréter ? Quand elle est pratiquée comme elle mérite de l'être, avec intelligence et au mépris de la routine, il n'est pas de science qui exige plus de finesse et plus de précision ; elle habitue l'esprit à ne pas se contenter d'une vue superficielle, à pénétrer au fond des choses et à dégager des mots toute la réalité qu'ils enferment. Le linguiste doit se plier aux mêmes exigences (1946-47:189).

Mais quelle est la variation qui est inscrite dans l'œuvre de Bally ? Et pourquoi peut-on dire qu'elle joue un rôle si envahissant dans la réflexion du savant genevois ? Il faut préciser tout de suite que, en nous posant ces questions, nous imposons une grille interprétative qui dans un certain sens est étrangère à celle que réclame une analyse interne des textes. Si on peut parler de variation, on ne peut le faire qu'en essayant de «recodifier» selon un système conceptuel différent les idées de Bally. Voyons pourquoi.

Déjà dans le *Traité de stylistique française* de 1909, après avoir observé que «le langage est pour nous un ensemble de moyens d'expression *simultanés* aux faits de pensée, dont ils ne sont qu'une autre face, la face tournée vers le dehors», il ajoute que

> (...) le sujet parlant donne aux mouvements de l'esprit tantôt une forme objective, *intellectuelle*, aussi conforme que possible à la réalité ; tantôt, et le plus souvent, il y joint, à doses très variables, des éléments *affectifs* ; tantôt ceux-ci reflètent le *moi* dans toute sa pureté, tantôt ils sont modifiés *socialement* par des conditions tenant à la présence réelle ou à la représentation d'un ou de plusieurs autres sujets (1909:12)

et il conclut :

> Le langage réel présente donc, dans toutes ses manifestations, un côté intellectuel et un côté affectif, ces faces de l'expression surgissant avec une intensité très variable selon la disposition du sujet parlant, la situation et le milieu (1909:12 ; sur la notion de «milieu», cf. Bally 1909:§§220ss.).

Dans cette présentation rapide sont déjà esquissées quelques-unes des idées principales de Bally relatives au problème de la variation. Ce qu'il dit à propos des composantes de la langue réelle et de leur rapport différent en fonction de la disposition du sujet parlant, de la situation et du groupe social pourrait être défini, dans une terminologie contemporaine, comme variation diaphasique et variation diastratique, toutes deux relevant du domaine plus large de la variation pragmatique[3]. Cependant cette équation, si on la présente *sic et simpliciter*, apparaît problématique. A bien y regarder, ce qui émerge ici, ce n'est pas le concept de variation comme «différence» par rapport à un point de référence déterminé, qu'il soit spatial ou temporel, mais plutôt l'idée de «relativité» des diverses composantes des faits d'expression (Bally les appelle «fonctions» : cf. Bally 1909:8) : l'importance de l'incidence de la composante intellectuelle et de la composante affective varie en fonction des circonstances. Anticipant des analyses qui seront menées plus tard par les linguistes de l'école de Prague et, plus tard encore par la *Textlinguistik*, il étudie dès le *Traité* les multiples expressions qui peuvent correspondre à un contenu de pensée : *je suis étonné de vous rencontrer ici, Comment ! vous ici ?, Vous !, Oh !* En d'autres termes, il n'y a rien d'absolu dans la langue, mais sa nature la plus essentielle est d'être constituée de fonctions multiples, lesquelles, à leur tour, ne sont que le reflet de la constitution humaine. C'est justement l'absence d'un terme absolu qui distingue profondément le concept de «relativité» de celui de «variation». Cette dernière, quand elle ne coïncide pas avec la simple observation empirique d'une différence, présuppose toujours, en effet, d'un point de vue théorique, une propriété qui soit un *prius* logique ou chronologique. La notion de relativité ballyenne renvoie, au contraire, à un modèle de la langue essentiellement mouvant, où l'écart est la norme, un modèle dans lequel l'unique point fixe est le sujet parlant, qui continuellement façonne la langue. Il est vrai que Bally considère le procédé de la comparaison comme une conséquence naturelle du principe de relativité (1909:28) et qu'il observe que «qui dit comparaison dit

[3] Il importe de noter, en marge de ce qu'on est en train de dire, que la variation diachronique, dont le rôle théorique n'échappe pas à Bally, ne peut être évoquée ici. Les variations «diaphasique» et «diastratique», en effet, ne peuvent être étudiées qu'en synchronie.

aussi terme de comparaison» (1909:28). Cependant, il s'agit ici d'une question méthodologique, non théorique, comme le montre clairement ce qui suit :

> Un principe important de notre méthode, c'est l'établissement, par abstraction, de certains modes d'expression idéaux et normaux ; *ils n'existent nulle part à l'état pur dans le langage*, mais ils n'en deviennent pas moins des réalités tangibles, dès qu'on observe 1. les tendances constantes de l'esprit humain et 2. les conditions générales de la communication de la pensée (1909:29 ; c'est nous qui soulignons).

Dans le *Traité*, les modes d'expression caractéristiques peuvent se ramener à deux types fondamentaux : le «mode d'expression intellectuel ou logique» et la «langue commune». C'est donc à ces deux entités qu'on reconnaît, fût-ce de manière conventionnelle, le rôle de termes de comparaison. Par rapport au premier, que l'on peut appeler aussi langage de l'abstrait ou des idées pures, peuvent se mesurer (a) toutes les différences de sens entre les faits expressifs, (b) la présence ou l'absence de caractères affectifs (1909:29) ; à la langue commune, d'autre part, peuvent se ramener toutes les particularités linguistiques de nature sociale (1909:29). Il est d'un certain intérêt que dans ce cadre la fonction intellectuelle et la fonction affective soient nettement différenciables, selon un modèle des Lumières : nous exprimons des idées quand nous constatons, affirmons ou nions (*La terre tourne*), quand nous exprimons des jugements (*Dieu est bon*), ou quand nous exprimons une volonté, «à condition de ne mêler (ce qui du reste est fort rare) aucune parcelle de sentiment à notre volition (*Honore ton père et ta mère*). Penser par idées, donc, veut dire se libérer de son propre moi pour pénétrer dans le domaine de ce qui n'est pas moi. «L'idée est, en d'autres termes, l'effort fait par l'esprit pour se rapprocher de la réalité objective ou de ce que nous concevons comme tel, peu importe que cette réalité soit du monde extérieur ou du domaine intérieur» (1909:29). Toutefois cet effort est presque toujours vain, parce que nous sommes esclaves de notre moi. Nous le mêlons continuellement aux choses, et il s'y reflète. La tradition de pensée rousseauiste subsiste puissamment dans la définition du langage affectif :

> Or ce moi, qu'est-ce qui le constitue essentiellement, qu'est-ce qui crée notre personnalité dans le sens le plus vrai du mot ? Ce ne peuvent être nos idées, car il n'y a rien de plus impersonnel qu'une idée ; c'est bien plutôt toute la partie *affective* de notre être, nos émotions, nos sentiments, nos impulsions, nos désirs, nos tendances : en un mot, tout ce qui vibre en nous, tout ce qui a un retentissement sur notre être physique, tout ce qui nous pousse à l'action, tout ce qui constitue notre tempérament et notre caractère, lesquels ne sont pas du ressort de notre intelligence (1909:29).

Quelques années plus tard, cependant, Bally explore un cadre plus complexe des rapports entre modes d'expression, expression et fonctions sous-jacentes. Dans les essais réunis dans le volume *Le langage et la vie*, qui remontent à la deuxième et à la troisième décennie du XXe siècle, et spécialement dans *Le fonctionnement du langage et la vie*, il est affirmé que «les pensées "vécues" sont d'une tout autre étoffe que celle des idées pures» (1925:15) ; le langage n'est pas une création logique, la vie n'a pas à faire avec les idées pures, mais avec les valeurs : l'équation *Deux et deux font quatre* peut laisser indifférent celui qui exprime ce concept de manière abstraite, mais l'ouvrier qui a gagné deux francs le matin et deux francs l'après-midi se fait une représentation très vive que le total de cette somme est quelque chose de plus précieux. De même, *il fait chaud* peut vouloir dire, en fonction des circonstances, «cette chaleur m'est agréable ou désagréable ; elle me fait du bien ou du mal ; elle est favorable ou contraire à mes intérêts» (1925:17). Ailleurs (*Stylistique et linguistique générale*), Bally observera que la pensée exprimée dans la vie réelle est, d'une certaine façon, presque toujours affective (1925:60). Avec finesse, il note que souvent un même mot peut avoir un sens purement intellectuel ou un sens subjectif et affectif, selon les contextes dans lesquels il se trouve. L'ambivalence fonctionnelle bien connue des adjectifs dans les langues romanes, comme, du reste, d'autres phénomènes caractéristiques, est bien apparente dans la distinction entre *art dramatique* et *incident dramatique*.

La définition même de stylistique subit des réajustements entre le stade du *Traité* et celui des travaux postérieurs. Dans le *Traité*, il est dit que «la stylistique étudie les faits d'expression du langage organisé au point de vue de leur contenu affectif, c'est-à-dire l'expression des faits de la sensibilité par le langage et l'action des faits de langage sur la sensibilité» (1925:16). Dans *Stylistique et linguistique générale*, le domaine de la stylistique embrasse l'interaction dynamique entre langage intellectuel et langage affectif : «La stylistique n'est pas l'étude d'une partie du langage, c'est celle du langage tout entier, observé sous un angle particulier» (1925:62). Bally corrige la formulation du *Traité* : «Je n'ai jamais prétendu (ceci pour répondre à une critique que l'on m'a faite) que le langage affectif existe indépendamment du langage intellectuel, et que la stylistique doive étudier le premier à l'exclusion du second ; elle les étudie tous deux dans leurs rapports réciproques, et examine dans quelle proportion ils s'allient pour composer tel ou tel type d'expression» (1925:62).

En vérité, dans les essais du recueil *Le langage et la vie*, et dans la réflexion plus mûre de *Linguistique générale et linguistique française*, la méthodologie et la théorie même de la stylistique montrent un approfondissement. D'une part, on abandonne l'idée du terme d'opposition «idéal» ou «normal», au profit de l'étude du rapport entre «la parole et la pensée» chez le sujet parlant ; maintenant la langue est examinée «dans ses rapports avec la vie réelle» (1925:60) ; le principe de relativité et le thème de la variation, plus consciemment perçu comme problème, sont liés à l'idée du fonctionnement du langage dans la vie ; d'autre part, on affronte la question théorique complexe du rapport entre invariant et variation : prétendre trouver le signifié fondamental d'un mot ou d'un procédé syntaxique dans la dispersion de leurs emplois dans un état de langue est une pure illusion qui dérive de la recherche historique, laquelle tente d'opérer une *reductio ad unum* de manière rétrograde : qu'on pense au fonctionnement différent de l'imparfait dans des contextes différents comme «Charles XII ne buvait jamais de vin» et «A quatre heures, le maréchal expirait» (1925:67). En définitive, il semblerait que le rôle du procédé logique de l'identification, discuté dans le *Traité*, soit fortement redimensionné, au profit du recours au contexte : contexte linguistique, mais aussi — pour utiliser une terminologie contemporaine — contexte extralinguistique[4].

Le passage du paradigme théorico-méthodologique du *Traité* à celui de *Le langage et la vie* semble en rapport avec un ancrage plus organique de la réflexion linguistique de Bally sur les courants de philosophies de la vie, qui se sont développés dans la culture européenne entre la fin du siècle écoulé et le début du nouveau. La référence à la catégorie de vie, dans sa dimension de «conscience de vivre» et de «volonté de vivre»[5], d'«élan», de «poussée», de «transformation»[6], mais aussi d'effort orienté vers le devenir, la finalité, l'action, met en jeu de multiples matrices culturelles. Bergson est explicitement mentionné («le langage, dans ses rapports avec la vie, semble donner raison à M. Bergson quand il dit que "la vie déborde l'intelligence de toutes parts" et que "notre science est caractérisée par une incompréhension naturelle de la vie"» [1925:23]), mais dans l'insistance sur le «but pratique» de la vie, sur l'orientation de la vie vers l'action, l'influence de James est également évidente. Il nous semble qu'on peut surprendre dans le nouveau paradigme

4 Le rôle du contexte peut se révéler, du reste, également dans le *Traité*.

5 Cf. BALLY 1925:15.

6 Cf. BALLY 1925:15.

théorique de *Le langage et la vie* le passage d'une conception encore profondément influencée par les courants de la philosophie des Lumières, dans laquelle l'intelligence et l'affectivité demeuraient distinctes comme fonctions générales de l'esprit humain, à une conception dans laquelle l'idée d'«intelligence», qui avait eu un si grand rôle dans la réflexion linguistique française du XIXe siècle, est radicalement repensée avec l'insertion dans le schéma épistémologique de la vie : «le langage ne se comprend bien qu'en fonction de la pensée telle que la vie la façonne et l'on peut se représenter cette pensée comme un organisme dont l'intelligence logique forme l'ossature ; les muscles et les nerfs, ce sont nos sentiments, nos désirs, nos volontés, toute la partie affective de notre esprit ; ils en constituent le principe moteur ; sans ce système nerveux et musculaire de la pensée, l'intelligence pure n'est plus qu'un squelette» (1925:23).

C'est précisément dans ce passage, qui donnera à l'œuvre de Bally sa marque la plus personnelle, que l'on peut voir peut-être le point le plus profond où s'entrelacent les influences culturelles européennes générales, les matrices plus spécifiquement suisses (genevoises) et les motivations personnelles. L'*esprit de géométrie*, invoqué dans des passages cruciaux de sa réflexion — dans la critique affectueuse et aimable de *Programme et méthodes de la linguistique* de son ami Sechehaye[7] ou dans le bilan de la pensée de Saussure présenté dans la leçon inaugurale à la chaire de Genève, en 1913[8] — était pour Bally une composante culturelle et psychologique différente, même s'il en reconnaissait la légitimité[9]. Si l'influence d'une tradition rationaliste française, symbolisée par la métaphore de l'*esprit de géométrie*, opéra moins sur lui que sur son maître et sur son ami, c'est peut-être aussi parce qu'il était naturellement ouvert à des suggestions qui venaient de la tradition rousseauiste et de la culture protestante. Il est utile de rappeler que la source la plus ancienne de l'affirmation de l'*Erleben* comme catégorie scientifique provenait de la pensée de Schleiermacher et de Dilthey, et quel rôle important cette culture joua dans la genèse d'un intérêt pour la langue parlée dans la linguistique européenne : que l'on pense à Wegener, fils d'un pasteur protestant et marqué par la culture protestante, pionnier des études sur la langue parlée dans les années 1880, mais que l'on pense surtout au développement de

7 BALLY 1908:15.

8 Cf. BALLY 1925:157.

9 Dans BALLY 1925:23, il observe : «L'intelligence au service de la vie enveloppe et dépasse notre logique aux formes géométriques»

la dialectologie, phénomène qu'on pourrait à bon droit caractériser de «suisse», et qui est lié, pour une bonne part, à un plus vaste climat éthique : dans le beau souvenir que Terracini a tracé de Karl Jaberg[10] transparaît le sens de la rigueur morale — à l'égard de soi et des autres, effort de compréhension, dur travail dans des conditions quotidiennes souvent difficiles — qu'exige l'enquête sur le terrain. Sur le plan humain, cette profonde rigueur éthique était innée chez Bally : outre le souvenir des amis et des élèves, en portent témoignage la gentillesse exquise et la chaude sympathie avec lesquelles il savait présenter le travail des autres dans sa riche activité de recenseur. Il estimait hautement «la vie intérieure profonde» et croyait qu'«une attitude vraiment scientifique n'est guère concevable sans une haute tenue morale» (Bally 1946:79). Sur le plan scientifique, même s'il ne fut pas lui-même un chercheur de terrain, du moins au sens strict du terme, il montra toujours une grande attention pour cette linguistique que, en commémorant Louis Gauchat, il appela «de plein air». Voici, en effet, comment il évoque Gauchat : «Il appartient dès lors à cette phalange des "linguistes de plein air" qui ne se contentent plus d'étudier le langage dans la poussière des in-folio, mais qui veulent, par l'oreille, le saisir et fixer les formes fuyantes de la parole, surprendre les secrets de la vie linguistique sur les lèvres mêmes des sujets et enfin expliquer la langue par le peuple qui la parle» (Bally 1942:63). Bien que, chez Bally, l'approche de la langue parlée semble encore marquée par la foi en une norme — ce qui d'un point de vue contemporain paraît très problématique — on ne peut oublier les pages de *Linguistique générale et linguistique française* dans lesquelles il décrit avec une grande finesse les structures intonatives et syntaxiques du français parlé.

Mais un autre courant culturel encore influence la conception pondérée que Bally a des faits linguistiques et, particulièrement, de la variation. Ce courant apparaît lui aussi comme étant en étroite relation avec les nouvelles coordonnées de la vie qui se dégagent de *La langue et la vie*. C'est l'intérêt pour la psychologie, dans lequel nous trouvons une fois encore l'entrecroisement de plans multiples : d'un côté, la mûre assimilation du débat psychologique sur l'inconscient, qui juste au tournant des XIXe et XXe siècles s'était instauré autour des travaux de Janet, de Freud, de Jung ; à Genève, en 1891, avait été créée la chaire de psychologie de Flournoy ; et à Genève encore, grâce à Flournoy et à son élève Claparède, allait se former au début du XXe siècle une tradition fertile en études de psychologie, que continuera Piaget. On ne peut

10 Cf. TERRACINI 1959.

oublier le rôle, une fois encore typique du protestantisme des pasteurs suisses, de la *Seelsorge*, sur la sensibilisation précoce du pays aux études de psychologie, rôle très bien mis en lumière par Ellenberger dans son livre fondamental *The Discovery of the Unconscious*[11]. Mais Bally montre aussi qu'il connaît bien le débat linguistique sur le problème de l'inconscient. Dans *Langage transmis et langage acquis*, des pages denses résument les discussions de Victor Henry, de Meillet, de Saussure, ainsi que de Gilliéron et de Jaberg. Il défendait avec conviction l'idée que le fonctionnement du langage est, pour une bonne part, inconscient (1925:23) : «il n'en est pas moins vrai que nous ne pensons presque jamais aux innombrables représentations que notre esprit est obligé d'associer et de combiner pour la moindre phrase que nous prononçons ; c'est inconsciemment que nous choisissons dans la conversation les mots qui nous paraissent les plus compréhensibles et les plus expressifs ; inconsciemment nous forgeons parfois des mots nouveaux, que des analogies obscures nous font trouver» (1925:24). Toutefois, convaincu par la démonstration de Gilliéron et de Jaberg sur le rôle des emprunts et sur le caractère thérapeutique de certains procès observables dans les patois, il reconnaît que «des groupes chez qui on supposerait le maximum d'automatisme montrent dans la pratique de leur parler un esprit critique et une curiosité d'analyse et de combinaison qui ne se conçoivent guère dans une absolue inconscience» (1921:103). Sur l'interaction complexe entre inconscient et conscience dans le langage de l'enfance et dans celui de l'âge adulte, dans la langue parlée — domaine de l'inconscient — et dans la langue écrite — domaine de la conscience — il y a des pages extrêmement originales, qui anticipent de plusieurs décennies sur les études sociolinguistiques modernes (1921:103ss.)[12].

C'est donc ce cadre épistémologique complexe, lié aux sciences de la vie, qui justifie l'approche par Bally du problème de la variation, tant au niveau de la *parole* que de la *langue*. Il était, comme les linguistes de l'École de Prague, de ceux pour qui le concept de «tendance» était préférable à celui de «loi», parce qu'«il n'y a pas de loi scientifique qui ne porte dans son sein, avec son déterminisme brutal, un germe de mort, un motif de vivre avec moins de foi et moins d'ardeur» (1925:15).

Mais l'intérêt pour la psychologie et notamment pour la partie de cette science qui anime les faits de *parole* était enraciné aussi dans une motivation

11 Cf. ELLENBERGER 1970:77-79.

12 Déjà dans le *Traité* (BALLY 1909:28), il avait parlé du rapport entre inconscient et synonymie.

personnelle. Dans l'interview accordée en 1935 au *Phonogrammarchiv* de Zurich, il met son intérêt pour la linguistique en rapport avec les pathologies linguistiques dont, enfant, il avait fait l'expérience :

> Je me suis parfois demandé pourquoi je fais de la linguistique et comment je suis arrivé à en faire. Car j'y suis venu assez tard, un peu avant la quarantaine (...). Voici la cause paradoxale que j'ai cru découvrir. On admet, à bon droit, que pour parler congrûment d'une chose, il faut la bien posséder. Or, chez moi, il s'agit moins d'une possession que d'une privation. Je veux dire que celui qui a écrit *Le langage et la vie* a rarement su se servir du langage pour les besoins de la vie. Aussi loin que je remonte le cours du temps, je me trouve aux prises avec des inhibitions de parole. C'est d'abord un petit garçon timide et gauche paralysé toutes les fois qu'il lui faut s'adresser aux grandes personnes, cherchant en vain ses mots et ses phrases pour formuler d'innocents désirs ou exécuter de faciles commissions (1957:109).

Il faut reconnaître combien une telle position était d'avant-garde dans les premières années du XXe siècle. Ce que Bally présente et réalise par son œuvre est un véritable programme de linguistique générale sur une base que nous pourrions appeler «variationniste». Il était conscient de la difficulté de l'entreprise et du caractère provisoire des solutions proposées : le rapport entre individu et société, entre *parole* et *langue* est quelque chose qui est toujours en mouvement, traduit une tension et jamais un point d'équilibre : le système d'une langue est comme la tapisserie de Pénélope[13]. C'est pour cette raison précisément que reste problématique aussi la recherche des «caractères» d'une langue, que l'on peut découvrir par la comparaison entre deux idiomes.

Au cours de sa vie scientifique Bally s'était précocement demandé à quel niveau il fallait chercher les moyens d'expression linguistique : dans le mécanisme du langage en général, dans une langue particulière ou dans le système d'expression d'un individu isolé ? Et il répondait :

> Je crois qu'il est pratiquement impossible de répondre à une question aussi générale : elle suppose la solution des problèmes les plus difficiles, de ceux qu'une science n'aborde que lorsqu'elle a pris conscience d'elle-même et qu'elle est en possession d'une méthode définitivement établie (1909:17).

On ne peut s'empêcher de noter que ce problème, considéré comme une clef de voûte de la linguistique en 1909, reste ouvert aujourd'hui encore, à la fin du XXe siècle. Avec lucidité, Bally l'avait pressenti : «le problème de la linguistique de demain sera l'étude expérimentale du fonctionnement du langage» (1925:24).

13 Cf. BALLY 1925:18.

Vendryes avait déclaré qu'avec le temps Bally apparaîtrait aux linguistes de l'avenir comme un penseur dont les vues originales avaient la plus grande ampleur et la plus grande portée. Vendryes avait raison. Bally fut un explorateur. Il n'y a peut-être pas de meilleure épitaphe pour un homme de science.

ROSANNA SORNICOLA
Università di Napoli Federico II

Bibliographie

BALLY, Ch., 1908, «Un essai de synthèse linguistique», *Journal de Genève*, 12.3.1908, 1, in: W. HELLMANN, 1988, 12-16.

BALLY, Ch., 1909 (^{3}1951), *Traité de stylistique française*, I, Genève et Paris.

BALLY, Ch., 1913 (^{3}1952), *Le langage et la vie*, Genève et Lille.

BALLY, Ch., 1921, «Langage naturel et langage artificiel», *Journal de psychologie normale et pathologique* 17, 625ss.

BALLY, Ch., 1952, «Ferdinand de Saussure et l'état actuel des études linguistiques», in Ch. BALLY, ^{3}1952, 152-159.

BALLY, Ch., 1926, «Le soixantième anniversaire d'un grand linguiste suisse», *Journal de Genève*, 6.2.1926, in: W. HELLMANN 1988, 60-62.

BALLY, Ch., 1936, «Vox Romanica», *Journal de Genève*, 15.5.1936, 2, in: W. HELLMANN 1988, 88-89.

BALLY, Ch., 1942, «Un maître de la philologie romane : Louis Gauchat», *Journal de Genève*, 31.8.1942, 4, in: W. HELLMANN 1988, 63-64.

BALLY, Ch., 1946, «Albert Sechehaye. Son œuvre scientifique», *L'Essor*, 13.9.1946, 2, in: W. HELLMANN 1988, 78-79.

BALLY, Ch., 1957, «Je me suis parfois demandé pourquoi je fais de la linguistique...», *Journal de Genève*, 10.4.1957, 1, in: W. HELLMANN 1988, 109-110.

ELLENBERGER, H. F., 1970, *The Discovery of the Unconscious*, (trad. fr. *Histoire de la découverte de l'inconscient*, Paris, 1994).

HELLMANN, W., (éd.), 1988, *Charles Bally, Unveröffentlichte Schriften*, Bonn.

SECHEHAYE, A., 1946, «Les trois linguistiques saussuriennes», *VRom.* 5, 7-48.

TERRACINI, B., 1959, «In memoria di Karl Jaberg», *AGI* 44, 84-100.

VENDRYES, J., 1946-47, «L'œuvre linguistique de Charles Bally», *CFS* 6, 47-62 (aussi in: Th. A. SEBEOK, 1966, *Portraits of Linguists* II, London, 188-201).

WIBLÉ, E., 1946-47, «Charles Bally ; Albert Sechehaye», *VRom.* 9, 401-405.